



LA NATION

Bimensuel de la Ligue vaudoise fondé en 1931

SI QUA FATA SINANT

Fr. 3.50 / Abonnement annuel: 85.- / étudiants: 37.-

Paquet d'accords: les Cantons divisés sur la double majorité

La Conférence des gouvernements cantonaux (CDC) s'est prononcée en faveur du paquet d'accords entre la Suisse et l'UE tel que négocié par le Conseil fédéral. Son communiqué du 24 octobre précise toutefois que ce soutien ne constitue par un «blanc-seing». Les Cantons entendent être associés aux processus mis en place, autant en politique fédérale qu'internationale. Nous ignorons si cette requête dissimule un reproche à l'encontre du Conseil fédéral d'avoir insuffisamment consulté les Cantons durant les négociations.

Les domaines concernés par les accords, notamment en matière d'électricité, touchent directement les collectivités locales et certaines compétences relevant des Cantons. Dans *Le Temps* du 5 novembre, le municipal lausannois Xavier Company s'est opposé à l'accord sur l'électricité. Il dénonce la libéralisation qu'il introduit. M. Company ajoute qu'il compromettra les investissements dans le renouvelable. D'autres villes suisses partagent la position lausannoise.

Les Cantons ne sont toutefois pas unanimes. Schwyz, Nidwald, Schaf-

house et le Tessin ont refusé d'accepter la prise de position de la CDC.

Le clivage est plus marqué sur la question de la soumission du paquet au référendum facultatif, à la majorité simple, ou obligatoire, à la double majorité du peuple et des Cantons. Les Cantons romands sont favorables au référendum facultatif à la majorité simple. Le débat est en revanche beaucoup plus vif dans l'opinion alémanique, sur fond de l'initiative boussole, soutenue par la Ligue vaudoise. Uri, Schwyz, Obwald, Nidwald, Glaris, Zoug, Schaffhouse, l'Argovie, Appenzell Rhodes-Intérieures et le Tessin demandent un référendum obligatoire.

La CDC ne craint pas l'incohérence. Quitte à demander d'être consultés dans l'application des accords, les Cantons pourraient commencer par demander la double majorité. Elle permettrait à leurs citoyens de s'exprimer en tant que tels. Ce refus de la consultation populaire dénote une conception technocratique du fédéralisme, qui craint les scrutins populaires même lorsqu'ils sont conçus pour préserver les souverainetés cantonales. La *Weltwoche* du 12 novembre

relate qu'en Suisse centrale, des législatifs cantonaux sont les lieux de menées contre la CDC, entre volonté d'en sortir ou d'en couper les financements.

La présence de Schaffhouse, de l'Argovie et du Tessin aux côtés des cantons de Suisse centrale, connus pour leur opiniâtreté anti-européenne, est surprenante. Ils révèlent les fractures que cette question suscite outre Sarine au sein du PLR. Dans les trois gouvernements concernés, la voix de ses représentants est nécessaire à l'UDC ou à la Lega pour obtenir une majorité de trois ministres. Dans sa prise de position publiée dans la dernière édition de *La Nation*, la Ligue vaudoise a également soutenu un référendum obligatoire.

Nous reconnaissons qu'une interprétation littérale de la Constitution n'impose pas de soumettre le paquet au vote de la double majorité. En soi, le paquet ne nous fait pas adhérer à une «organisation supranationale».

Les mécanismes de reprise automatique du droit de l'UE nous en rapprochent toutefois dans la perte de souveraineté qu'ils impliquent, et la manière qu'ils ont d'hypothéquer l'avenir. «L'effet de cliquet» qu'ils introduisent rend tout retour en arrière illusoire.

Simultanément, constatons que l'UE a fortement évolué dans les trente dernières années. Elle mène désormais une

politique de puissance, notamment par son soutien à l'industrie de défense ou par les sanctions qu'elle prend dans le cadre de certains conflits armés. Elle entend bien jouer un rôle géopolitique de premier plan.

Depuis le Traité de Rome en 1957, l'Union est fondamentalement conçue comme le fruit d'un processus d'intégration sans cesse plus étroit entre ses membres. Les traités européens successifs n'ont cessé de le répéter et d'en prendre acte. La Suisse n'échappe pas à cette pente vertigineuse. L'adhésion au paquet d'accords, la reprise automatique du droit des domaines concernés, augmenteront l'intégration de la Suisse à l'univers économique et technique de l'UE.

Les termes exacts de la Constitution ne permettent pas d'appréhender de telles adhésions par glissement. La nature de l'UE, voulue par ses fondateurs, oblige à considérer que le paquet d'accords, négocié et approuvé par leurs successeurs, soit soumis à la double majorité.

Le Conseil d'Etat vaudois n'a pas saisi l'occasion de défendre le Canton contre une perte de souveraineté. Il accepte donc de réduire ses propres compétences: étrange considération pour les responsabilités qui lui sont confiées.

Félicien Monnier

Une attaque contre M. Regamey

Dans un roman intitulé *L'espion d'Atatürk*, qui se déroule notamment dans le Canton de Vaud, Metin Arditi évoque Marcel Regamey, le créateur de la Ligue vaudoise. Il le présente comme une espèce d'influenceur intellectuel fasciste. L'auteur va jouer simultanément sur les deux registres de l'histoire vraie et du roman. Un article de M. Regamey, quelques citations sans références et l'évocation de l'Abbaye de l'Arc où se déroulaient des entretiens hebdomadaires, voilà pour l'histoire. Puis, usant de la si pratique liberté romanesque, Arditi invente des conférences annuelles fictives où M. Regamey expose à des lycéens ce que sera le «futur radieux de l'Europe fasciste». Faut-il dire qu'on est ici à mille lieues de ce qu'il pensait et espérait réellement? Cela procède d'une rhétorique vicieuse où quelques éléments vrais, et connus, font passer des contrevérités massives.

Plus loin, on apprend qu'il s'agissait pour M. Regamey de donner «des gages à ses interlocuteurs allemands». En 1942, il est décrit en train de frioter (en attendant de collaborer?) avec un agent allemand. Car «la préoccupation centrale de Regamey était de préparer son pays à la victoire allemande», étant lui-même «destiné à être un jour président de la Confédéra-

tion». On sombre ici dans le grotesque et le roman prend l'allure d'un montage en carton-pâte.

Interrogé par Mme Caroline Rieder¹, M. Roland Bütikofer, auteur d'une thèse de doctorat sur la Ligue vaudoise, confirme à la journaliste que M. Regamey n'était pas un fasciste et encore moins un partisan de Hitler. Ces corrections ne décontenancent pas Arditi, qui persiste et signe.

Ce type d'attaque à l'égard de notre fondateur n'est pas une première. Nous renvoyons nos lecteurs à deux articles publiés dans *La Nation*² pour des occasions similaires. Ils trouveront aussi dans notre Cahier *Frères ennemis – Point de vue d'un chrétien sur l'antisémitisme*³ qui vient de paraître une annexe qui traite en meilleure connaissance de cause de la Ligue vaudoise, de *La Nation* et de l'antisémitisme.

D.

¹ «Metin Arditi fait de son lutteur un espion turc sur sol romand», 24 heures du 19 novembre.

² «Devoir de mémoire», 15 juillet 2022, et «Epalinges et Marcel Regamey», 1^{er} novembre 2024.

³ Voir dans ce numéro l'article de M. Colin Schmutz et le bulletin de commande encarté.

La passion de transmettre le métier

Plein Centre, la revue du Centre Patronal, livre dans son numéro d'octobre une très intéressante interview de Mme Nadia Lamamra, professeur à la Haute école fédérale en formation professionnelle. Elle y souligne le rôle éminent des formateurs en entreprises, ces professionnels qui prennent en charge les apprentis et conduisent leur cursus. Le titre de l'article les présente comme *un maillon essentiel et sous-estimé de l'apprentissage*, et c'est bien vrai. Sous-estimé, car on parle peu de l'engagement personnel important de ces gens, accomplissant un gros travail de milice qui déborde souvent de leur horaire de base. Essentiel, car il leur appartient, dans la perspective de la formation duale, de transmettre leur métier à la génération montante.

Ils le font généralement avec passion, car ils aiment leur profession. Ils l'aiment parfois tellement qu'ils tendent, au travers des commissions structurant l'apprentissage, à surcharger le programme. Mais c'est aussi dans le souci de rester à la pointe du progrès technique.

L'importance de leur mission pour l'avenir des métiers doit être reconnue. Si les patrons savent en général organiser le travail de telle sorte qu'ils disposent du temps nécessaire, ce n'est pas toujours le cas; il faut veiller à cela. Il faut aussi que les collègues apprécient l'engagement des formateurs. Il convient encore d'assurer qu'ils ne soient pas isolés et puissent échanger leurs expériences avec leurs homologues d'autres entreprises. Quoi qu'il en soit, ces instructeurs de l'ombre, hommes et femmes, méritent un grand salut!

J.-F. Cavin

Carnet rose

Nous avons le plaisir de vous annoncer la naissance, le 25 octobre dernier, d'Alessio, fils d'Hélène Luthi et de Matthieu Toro, premier petit-fils de nos amis Valérie et Jean-François Luthi-Zumstein. Nos vœux de bonheur accompagnent le nouveau-né Vaudois du côté maternel et Tessinois du côté paternel, ses parents et ses grands-parents.

Lire Dostoïevski à travers le prisme de la substitution

Les livres de Dostoïevski ne s'ouvrent pas: on y descend. Les marches sont inégales, la pierre est humide. La lampe intérieure vacille dès les premiers pas. On croyait chercher un roman sur le crime, un procès, une passion. On se découvre comptable d'autrui. Car si un fil traverse son œuvre, c'est bien celui-là: le mal ne reste jamais enfermé. Il déborde, il s'accroche à un autre visage, il exige qu'un être — souvent le plus fragile — se tienne debout là où un autre s'écroule.

Dans *Crime et Châtiment*, Raskolnikov veut croire qu'il n'a commis qu'un meurtre théorique. «Je n'ai pas tué un être humain, j'ai tué un principe!» proteste-t-il devant Sonia. Mais le crime lui échappe. Aussitôt. Sa mère tombe malade, Dounia se compromet, et surtout Sonia, prostituée humiliée, s'avance comme l'innocente qui porte la faute. Quand elle lit à Raskolnikov la résurrection de Lazare — «Elle lut jusqu'au bout, d'une voix faible, tremblante, et ses mains tremblaient» — elle ne commente pas. Elle entre dans son gouffre. Là, la substitution prend chair: assumer, sans un mot, ce qui n'est pas à soi.

Dans *Les Frères Karamazov*, la substitution devient loi. Le starets Zossime dit: «Chacun de nous est coupable devant tous, pour tous, et moi plus que les autres.» Hyperbole mystique? Non: clé de voûte du roman. Dmitri accepte d'être condamné pour un crime qu'il n'a pas commis. Ivan s'effondre parce qu'il refuse de porter le mal du monde. Aliocha choisit l'inverse: il endosse, il accueille, et c'est ainsi qu'il devient le seul libre. La substitution n'est plus une exception. Elle est respiration de l'existence.

Dans *L'Idiot*, le prince Mychkine prend le parti des perdus: «Je ne veux pas être avec les justes, mais avec les pé-

cheurs.» Faiblesse devenue force. Mychkine, Sonia, Zossime: tous révèlent l'inouï — porter ce qui n'est pas à soi.

Un jour, en classe, j'ai vu un élève figé devant sa feuille blanche. Rien. Le papier le fixait, et lui fixait le papier. Les autres se taisaient, lourds de gêne. J'aurais pu me dire: sa faute, son manque de travail. Mais non. A cet instant, il fallait que je tienne avec lui. Non pas écrire à sa place, mais l'empêcher de tomber seul. Et les mots de Zossime — «chacun est coupable devant tous, pour tous, et moi plus que les autres» — s'imposaient comme une vérité nue, plus forte que n'importe quel règlement scolaire.

Ce que Dostoïevski déploie dans ses drames, Joseph de Maistre l'avait aperçu dans ceux des peuples. Dans ses *Soirées de Saint-Petersbourg*: «L'innocent paie pour le coupable. Voilà la grande loi de l'humanité.» Une société ne tient pas autrement. Chez Maistre, c'est l'histoire, les nations, les révolutions. Chez Dostoïevski, c'est une chambre pauvre, une cour de justice. Sonia, Mychkine, Aliocha: visages précis, qui portent un poids qu'ils n'ont pas créé.

Et Maistre encore: «Le sang est l'instrument mystérieux de la régénération du genre humain.» Phrase dure, brutale. Elle renvoie aux guerres, aux échafauds. Dostoïevski transpose. Ce n'est plus le sang, mais les larmes. Pas la guillotine, mais le silence d'un prince auprès d'un corps. Même loi, autre scène: la vie renaît quand quelqu'un accepte de prendre ce qui n'est pas à lui.

Voilà ce que Dostoïevski oblige à voir: nous vivons liés par des dettes invisibles. Les bilans, les responsabilités cloisonnées? Illusion commode. La réalité est plus âpre: la faute circule, elle passe de main en main, elle traverse générations et institutions. Sonia n'ef-

face pas le meurtre, elle l'assume. Dmitri ne corrige pas la vérité judiciaire, il porte un poids qui n'est pas le sien. Mychkine n'empêche pas le désastre, il refuse seulement que l'abandon soit le dernier mot. Et Ilioucha, enfant mourant, force ses camarades à promettre de vivre autrement: «Souvenez-vous de lui, souvenez-vous toujours.» Mort innocente, mémoire imposée.

La substitution n'est pas héroïsme mais endurance. Elle se joue dans un couloir d'école, une prière de moine, la patience d'un prince moqué. Elle suppose d'être accusé de bonté excessive, de faiblesse, de culpabilité au-delà de sa part. Elle se cache dans ces figures sans prestige: prostituée humiliée, enfant agonisant, starets qui s'accuse lui-même. Maistre dirait: loi obscure de l'expiation qui tient l'histoire. Dostoïevski: empreinte jusque dans les plis ordinaires de la vie.

Quand je referme un de ses romans, il ne reste pas une intrigue, mais un silence. Non pas le vide: un poids.

Raskolnikov et Sonia, Zossime et Mychkine, Ilioucha et Aliocha — tous m'interdisent de dire: «Cela ne me regarde pas.» Alors je redis les mots du starets: «Chacun est coupable devant tous, pour tous, et moi plus que les autres.» Ce moi *plus que les autres* n'est pas exagération mystique. C'est la seule manière de rester humain.

Dostoïevski ne donne pas de solution. Il laisse un chemin. Sonia jusqu'au bain. Mychkine parmi les humiliés. Ilioucha dans sa mort. Aliocha avec les enfants. Tous rejoignent, chacun à sa façon, ce que Maistre pressentait: l'histoire avance par des innocents qui paient pour d'autres. Ce chemin n'a pas d'éclat. Il tient. Marcher avec un autre, ou s'effondrer seul. Et si je devais prier après ces pages, ce serait: que je sache, une fois au moins, me substituer. Non pas juger. Porter. Alors peut-être aurai-je compris quelque chose de cette loi sombre et lumineuse: souffrir pour un autre, afin qu'il vive.

Yannick Escher

Boîte à livres

Depuis que les cabines téléphoniques ont passé de l'oral à l'écrit, les survivantes servent de purgatoire à quantité d'imprimés qui, pour la plupart, méritent le pilon. Toutefois ne méprisons pas ces lieux: au milieu d'anciens prix littéraires surestimés et de grands classiques en éditions scolaires, annotés et surlignés par des étudiants pressés par l'échéance des examens, il est possible de dénicher quelques pépites, qui ont d'autant plus de valeur qu'on a le sentiment gratifiant de les sauver de la broyeuse du recyclage.

C'est ainsi que je fus attiré par un mince volume des éditions Grasset, imprimé en 1979: la couverture passablement défraîchie, tachée, insolée, écornée, n'invitait guère à poursuivre l'exploration. Je feuilletai, l'intérieur est propre, et je tombe sur ceci: «Sommes-nous suffisamment attentifs au langage? Avons-nous vraiment conscience que le mépris de la forme s'accompagne du mépris de la pensée et que le respect de la langue est d'abord une question de morale?» Ces paroles admirables sont de Roland Jaccard dans *Les Chemins de la désillusion*. Je n'ai jamais rien lu de cet auteur, fors quelques excursions sur son blogue et autres chroniques livrées à *Causeurs*.

Son suicide, le 20 septembre 2021, veille de son huitantième anniversaire, m'avait frappé par sa similitude avec celui d'un autre suicidé de l'équinoxe de septembre, Henry de Montherlant, pour la même raison: l'horreur de vieillir.

On a pu croire que l'apologie du suicide avait été chez Roland Jaccard la posture d'un dandy au pessimisme surjoué, jusqu'au jour où il a tenu parole. Quand il écrit *Les Chemins de la désillusion*, titre que l'on dirait emprunté à Cioran, il n'a pas quarante ans et ses propos sont d'un stoïcien, dignes de Marc-Aurèle. Le texte, très aéré, mêle souvenirs et aphorismes dont le but est de congédier les illusions et de se consacrer à l'essentiel: «apprendre à mourir avant de mourir». Quatre ans après sa disparition, le Lausannois de Paris semble un peu oublié. *Les Chemins de la désillusion* dessine une personnalité paradoxale d'épicurien dépressif qui prétend que «seuls valent d'être lus les témoignages écrits dans une position particulièrement inconfortable: sur la planche d'un cercueil». Ce qui a pu passer pour du nihilisme de salon en 1979 acquiert une tout autre dimension après la mort de leur auteur.

Jean-Blaise Rochat

Christianisme et Judaïsme, frères ennemis

Lorsqu'on sort un livre traitant de l'antisémitisme, on peut presque toujours compter sur l'écho de l'actualité. *Frères ennemis*, le dernier-né des Cahiers de la Renaissance vaudoise¹, n'est pourtant pas une réaction à chaud ni un pavé supplémentaire jeté dans la mare médiatique, destiné à éclabousser les uns et satisfaire les autres. L'ouvrage est l'aboutissement de plusieurs années de lectures et de réflexions menées par Olivier Delacrétaz sur un problème qui fascine, tant par sa persistance que par sa pluralité. Mais persistance ne signifie pas permanence et l'auteur ne cède jamais à la tentation de voir une fatalité là où il y a obstination. Comme les virus, l'antisémitisme doit muter pour se maintenir et se renforcer. Prenant racine dans un contexte chrétien, il revêt ensuite de nouvelles couches, comme pour mieux s'adapter au climat de chaque époque. Ce sont ces strates religieuses, économiques, politiques, raciales, cumulées depuis le XI^e siècle jusqu'à nos jours qui sont analysées dans une perspective résolument chrétienne.

Frères ennemis s'interroge plus spécifiquement sur les relations entre juifs et chrétiens et met en lumière cette étrange

dialectique qui, à travers l'histoire, les fait osciller entre la plus grande proximité et le plus extrême éloignement. L'auteur constate l'échec de toutes les tentatives anciennes et modernes pour régler la «question juive» ou pour convertir le peuple d'Israël. Entre les persécutions d'antan et le reniement doctrinal auxquels certains chrétiens croient devoir céder aujourd'hui, Olivier Delacrétaz propose une troisième voie toute paulinienne. Mieux que personne, l'apôtre savait que l'on pouvait aimer ses «parents selon la chair» sans devoir pour autant marchander avec l'esprit. Dans cette perspective, le christianisme reste l'accomplissement du judaïsme et non pas une voie parallèle, mais la conversion est alors motivée par le désir de la Vérité plutôt que par le dégoût de sa propre condition.

Relativement court (79 pages) et facile à lire, l'ouvrage est disponible dès maintenant. Vous pouvez commander le vôtre sur *les-cahiers.ch* ou à l'aide du bulletin de commande joint à cette *Nation*.

Colin Schmutz

¹ Olivier Delacrétaz, *Frères ennemis*, CRV n° 162, Lausanne, 2025.

Entretiens du mercredi

Prochains rendez-vous:

3 décembre: **Le 750^e anniversaire de la consécration de la Cathédrale, le sens d'une commémoration.**

Avec M. Vincent Grandjean, président de l'association du 750^e et chancelier honoraire de l'État de Vaud.

10 décembre: **Autodétermination informationnelle et souveraineté à l'ère de la donnée, l'exemple du *Digital Service Act*.**

Avec M. Jérémie-David Benjamin, conseiller à la protection des données.

17 décembre: **Asie centrale: les routes de l'Eurasie.**

Avec M. Jean-Baptiste Noé, rédacteur en chef de la revue *Conflits*.

Place du Grand-Saint-Jean 1 à Lausanne, à 20h.
www.ligue-vaudoise.ch/mercredis

La raison, usage et abus

La raison est le propre de l'homme. Qu'en fait-il? Tel s'en sert pour appréhender ce qui l'entoure immédiatement. C'est l'homme de bon sens, c'est-à-dire de la raison immergée dans le réel de tous les jours. Il identifie spontanément les permanences, les différences et les répétitions qui jalonnent sa vie quotidienne. Il ajoute ces expériences ordinaires à son éducation, ce qui lui assure un certain équilibre et lui évite, sans même qu'il y pense, beaucoup d'erreurs, d'excès et d'impasses. Il juge spontanément le vrai à l'aune de l'efficace, sans chercher à formuler cette efficacité sous une forme générale et abstraite. On dira de lui qu'il est un individu «raisonnable». Son type, c'est l'homme du concret, l'homme du métier qui s'empoque avec la matière, l'artisan, le paysan.

Tel autre, sans contester la pertinence du recours au bon sens, cherche le sens tout court. Il formule des principes généraux à partir de ce que lui disent ses yeux et ses oreilles. Plus qu'un simple utilitaire pour régler les problèmes courants, la raison est un instrument pour aborder l'ensemble

de la réalité. Avec elle, il se glisse derrière la tapisserie du monde pour en discerner la trame, les fils et les nœuds. Il n'attend certes pas de cette approche abstraite qu'elle explique tous les mystères de l'univers. Mais elle lui permet au moins de mettre ces mystères en lumière, ce qui n'est pas rien. Il va et vient continuellement entre la réalité et l'idée. Il est à la recherche permanente d'une correspondance équilibrée entre le monde qu'il voit et les formulations abstraites qu'il en tire. Il est «rationnel». Son type, c'est ce que doit être tout collaborateur de *La Nation*.

Le troisième brise l'équilibre que les deux premiers recherchent. C'est un «rationnaliste», un idéologue de la raison. Il cherche un système qui rende compte de tout, un système déterministe dans lequel tout, y compris les intuitions, les inventions, la création artistique, peut être expliqué par des causes matérielles incontestables. Les actes prétendument libres n'attendent que l'explication rationnelle qui, tôt ou

tard, les incorporera à l'enchaînement mécanique des causes antérieures.

Pour le rationaliste, les Ecritures sont entièrement solubles dans l'histoire, la linguistique, l'anthropologie et la psychanalyse. Elles n'offrent au mieux que des allégories, des «mythes fondateurs», des façons de parler, à l'exclusion de toute vérité surnaturelle.

Quant à la poésie, qui, sans être irrationnelle, relève d'abord de la musique des mots, des rimes et du rythme, elle n'a guère de raison d'être. Et il en va de même encore de l'humour, dont l'un des ressorts principaux est précisément la transgression du système rationnel. Robespierre, l'«incorruptible» prêtre du «temple de la Raison», n'a d'ailleurs pas passé à la postérité pour son sens humoristique.

En politique, le rationaliste ne reconnaît aucune valeur à ce qui ne relève pas de la pure raison. Les traditions, les mœurs et les usages séculaires, tout cet accompagnement collectif non strictement rationnel, mais pas déraisonnable pour

autant, qui relie vitalement le citoyen à la profondeur du passé, à la nécessité communautaire et à la stabilité du territoire, ne sont que des freins au progrès et à la perfection. Les institutions doivent être conçues à la lumière de la raison pure: des articles constitutionnels, des lois et des textes d'application pénétrés de rationalité administrative et voués de même à pénétrer l'ensemble de la société. La raison bureaucratique, bien à l'abri de la réalité, concocte des lois parfaitement rationnelles et parfaitement inutilisables. La loi mort-née sur les communes, présentée en toute innocence par nos autorisés, en est un exemple inquiétant.

Aux yeux rationalistes, l'unité étatique l'emporte toujours sur la diversité sociale, suspecte de couvrir des injustices. Et la centralisation fédérale est toujours préférable aux souverainetés cantonales, expression surannée de différences qui n'ont pas lieu d'être. Nul doute qu'à leurs yeux, une entrée dans l'Union européenne apporterait à la Suisse un supplément bienvenu de rationalité.

Olivier Delacrétaz

Voyage au salon des goûts et terroirs

Du 29 octobre au 2 novembre dernier s'est déroulée à Bulle la 25^e édition du Salon suisse des Goûts et Terroirs. Des dizaines de milliers de personnes s'y sont rendues pour déguster les merveilles gustatives de plus de trois cents artisans-producteurs.

Une particularité de ce salon est la répartition de ses stands par Canton. Il y en avait dix-huit représentés cette année. On y voyage ainsi, de dégustation en dégustation, au travers de la Suisse des terroirs: on se donne rendez-vous au Jura, après un détour arrosé par le Valais et un arrêt gourmand dans l'allée vaudoise.

Au fil des années, des itinéraires se créent. On retrouve avec joie les producteurs avec qui on avait taillé le bout de gras l'année précédente. Après les vins, on fait l'arrêt obligé au stand de la distillerie d'absinthe Artemisia du Val-de-Travers. Son producteur, blouse bleue d'ouvrier et chapeau noir, est devenu un personnage incontournable du salon. On se rend ensuite au Tessin pour déguster un café torréfié par une passionnée, pour terminer par la douceur d'un pain d'épice arrosé d'eau-de-vie de poire.

S'il est heureux de retrouver les visages et les produits qui nous ont ravies les années précédentes, le salon est évidemment l'occasion de nouvelles découvertes à chaque visite. A ce titre,

chaque édition met à l'honneur un invité extérieur à la Confédération. Cette année, c'était la principauté du Liechtenstein qui présentait son terroir. Si leur Riesling ne manquait pas de caractère, nous n'avons pas opté pour leur plat traditionnel, trop simple à notre goût: des *spätzlis* au fromage. Il faut dire que l'impressionnant stand de la société *ChasseSuisse*, non loin de celui du Liechtenstein, lui faisait une concurrence déloyale en proposant également des *spätzlis*, mais comme accompagnement d'un civet de cerf.

Outre l'invité d'honneur et les Cantons, le salon propose également des stands plus exotiques. Une allée de l'étage exhale des senteurs orientales. Les épices en vrac y côtoient des sauces pimentées à réveiller un mort. Pour notre part, nous avons fait notre habituel détour en Bretagne pour gober une huître à la vinaigrette accompagnée d'un verre de Sauvignon blanc. Telle la madeleine de Proust, la saveur iodée de l'huître nous renvoya fugacement à des vacances passées sur la côte atlantique.

Mais ce qu'il y a peut-être de plus marquant dans ce salon, hormis la diversité et la qualité des produits, c'est la chaleureuse ambiance qui y règne. Ayant été contraints d'attendre des amis devant l'entrée, nous avons été marqués par la gaieté ambiante. Les visiteurs coincés dans la file, les agents

de sécurité ou encore les bénévoles aux guichets, tous souriaient et blaguaient volontiers. Cette impression nous a été confirmée par plusieurs artisans qui nous confiaient considérer «Goûts et Terroirs» comme l'une des foires les plus conviviales de sa catégorie. Durant cinq jours, dans cette halle de la capitale gruérienne, le marasme géopolitique ambiant et la folie de l'économie numérique dématérialisée furent oubliés. Des humains bien réels se parlaient, riaient, négociaient et échangeaient des espèces contre des produits faits de mains d'homme. L'antithèse de la société cybernétique vers laquelle nous courons.

Assis à l'extérieur pour attendre la navette qui nous ramènera au par-

king, nous nous mettons à rêver d'un comptoir vaudois organisé de manière analogue. A la place des Cantons, nous trouverions les régions si diverses du Pays de Vaud. Les communes seraient mises à l'honneur en exposant leurs meilleurs artisans. On dégusterait du Chardonne dans l'allée de Lavaux puis on casserait la croûte avec un pâté d'Étagnières au stand du Gros-de-Vaud; une gentiane à la Vallée de Joux avant de monter au Pays-d'Enhaut pour une terrine de chasse. Un véritable voyage gustatif dans le Pays réel vaudois.

Les halles de Beaulieu sont-elles disponibles?

David Verdan

Le Nord vaudois retrouve son journal

En ces temps bien moroses pour la presse écrite imprimée, la nouvelle n'est pas passée inaperçue et tient même du miracle: un nouveau journal a vu le jour en ce début novembre 2025, *Le Nord Vaudois*.

On se souvient de la disparition, en juillet dernier, du quotidien *La Région* basé à Yverdon. Une coupe drastique dans l'aide indirecte accordée au journal, ainsi qu'une augmentation de 350'000 francs de la facture annuelle de distribution du tout-ménage avaient eu raison des finances du quotidien. Comment donc expliquer cette sorte de résurrection?

D'abord, il faut préciser que *Le Nord Vaudois* sera un hebdomadaire distribué aux abonnés tous les vendredis, le dernier numéro du mois étant diffusé en tout-ménage touchant l'entier du district Jura-Nord vaudois, à l'exception de la Vallée de Joux, tandis que son prédécesseur paraissait cinq fois par semaine avec un tout-ménage distribué le jeudi. Ensuite, l'hebdomadaire est dorénavant chapeauté par le groupe ESH Médias, qui publie un certain nombre de titres en Suisse ro-

mande et dans le Canton de Vaud en particulier (*La Côte* et le *Journal de la région de Cossonay*) et qui semble plutôt bien résister à la désaffection pour la presse écrite imprimée.

Enfin, et surtout, il y a eu une prise de conscience de l'importance et du besoin d'une publication locale auprès des annonceurs, commerçants, entreprises, sociétés locales et officialité. 24 heures ayant peu à peu réduit ses pages régionales à la portion congrue, il y a là un manque à combler.

Tout cela sera-t-il suffisant pour la pérennisation du titre? Quant au lectorat, celui d'un certain âge paraît acquis, mais celui des jeunes? Dans leur grande majorité, ceux-ci, on ne le sait que trop bien, ne s'informent plus guère par la presse écrite imprimée. Certes, une offre numérique complètera la version papier, mais sera-ce suffisant?

Quoi qu'il en soit, cette publication est une bonne nouvelle pour le paysage médiatique vaudois et il convient de la saluer comme il se doit.

Frédéric Monnier

Donnez!

Novembre, mois du treizième saulaire, est la période choisie par nombre d'associations pour faire appel à nos généreux dons. Cette année, les demandes reçues sont accompagnées de jeux (memory, yatzee, mikado...), de micro-tournevis, de canifs et autres sparadraps, qui s'ajoutent aux habituels *post-it*, stylos qui ne marchent pas, cartes de vœux moches, calendriers de l'Avent et autocollants à mon adresse...

Ces petits cadeaux crispent plus ma générosité qu'ils ne la stimulent: si je choisis de verser un don à une association, c'est pour soutenir sa noble activité et non pour financer des babioles, la plupart fabriquées en Chine, qui iront garnir ma poubelle.

Donner ou recevoir sans contrepartie ne semble plus être possible. La notion de charité s'estompe, à commencer dans l'esprit de ceux qui en dépendent.

C.

Calculer, méditer aussi

Dans un monde où le bonheur terrestre dépend de la recherche scientifique et de l'argent, les chiffres sont rois. L'infiniment grand voisine avec l'infiniment petit: on ne parle plus qu'en centaines de milliards de dollars et les nanotechnologies nous permettent de travailler avec des éléments minuscules. Le corps est l'objet d'améliorations multiples. De l'âme, la chimie se charge. Sur le plan commercial et militaire, la mondialisation est accomplie. Les grandes puissances fonctionnent selon le modèle techno-scientifique apparu en Occident, avide d'énergie et de terres rares.

La méditation, propre aux religions, aux philosophies et aux artistes, subsiste à la place que le calcul lui concède.

Par une improbable coïncidence, nous avons lu ces derniers temps Georges Bernanos, Simone Weil, Martin Heidegger et Philippe Jaccottet. Chez les quatre auteurs, un catholique fervent, une juive proche de la conversion, un étudiant en théologie renonçant à la prêtrise pour devenir philosophe et un poète que son protestantisme taraude, des thèmes communs apparaissent, comme l'attention simultanée aux choses les plus proches et au sacré, à l'être, au secret, à l'insaisissable, l'invisible et l'inapprochable, à la lumière, au ciel et à la terre.

Dans cet article, nous parlerons d'un texte de Heidegger intitulé *Gelassenheit*. Le philosophe le plus influent du vingtième siècle, né en 1889, appartient à la génération marquée par deux guerres mondiales, comme Bernanos et Simone Weil, ou une seule, comme Jaccottet né en 1925, qui a craint le totalitarisme tout en se défiant du capitalisme.

Dans sa ville natale de Messkirch, Heidegger célèbre dans un discours la mémoire du musicien Conradin Kreutzer (1780-1849), son compatriote.

Honorer un artiste, c'est honorer son œuvre, car plus il est grand, plus il disparaît derrière celle-ci. Dans un cours sur Aristote, en guise de biographie, Heidegger prononce une phrase qu'il s'appliquerait volontiers à lui-même: *Il est né, il a travaillé, il est mort.*

Une commémoration, *Gedenkfeier* en allemand, est liée à la pensée, *denken*, que Heidegger associe aussi aux remerciements, *danken*. Selon Heidegger, *l'indigence de pensée est un hôte inquiétant*. Les commémorations se succèdent et s'oublient. *Notre aptitude à penser est en friche*, mais la guerre ne l'a pas annihilée. La science est à nouveau florissante, l'époque est riche en projets et recherches. C'est un genre de pensée indispensable qui vise une amélioration matérielle de la vie humaine affaiblie par les dévastations, que Heidegger nomme *rechnendes Denken*, pensée calculante. Elle ne laisse aucun répit, ne s'arrête jamais, devant produire vite des réussites techniques.

Un autre type de pensée existe, la pensée méditante, *Besinnung*, qui recherche le sens, *Sinn*, dans tout ce qui est. Les deux types de pensée sont nécessaires à l'homme, mais les modernes méprisent la méditation, fumeuse à leurs yeux, incapable de résoudre les problèmes concrets. Elle est lente, requiert des efforts patients et un long entraînement. On médite sans s'élever forcément vers les régions supérieures; on peut s'arrêter à ce qui est proche, ici et maintenant. Une œuvre de méditation naît d'un sol, elle s'enracine comme une plante, puis s'élève en direction du ciel. Existe-t-il encore, après la guerre, une terre natale? Beaucoup d'Allemands ont été chassés de chez eux. D'autres sont encore plus déracinés que les réfugiés, n'ayant d'autre choix que de quitter leur campagne pour s'entasser dans les régions in-

dustrielles, devenant étrangers à leur pays d'origine. D'autres encore vivent fascinés par la radio et les journaux livrant des informations heure par heure. Le déracinement procède de l'esprit de l'époque. Toutes choses vont-elles être prises dans les pinces de la planification, du calcul et de l'automation? Le philosophe décrit l'âge atomique, celui des bombes. *La science serait la route conduisant vers une vie plus heureuse*, selon la déclaration d'un savant de l'époque, que Heidegger considère avec prudence. La science et la technique ont produit une révolution radicale. *Le monde est devenu un objet contre lequel la puissance calculante dirige ses attaques*. La nature est un réservoir géant. Durant quelques siècles, l'Europe possédait seule la puissance grâce au bois des forêts, au charbon et au pétrole, mais tous les continents disposeront sous peu de l'énergie atomique; les progrès de la technique seront inarrêtables. Les puissances techniques cerneront l'homme, débordant peut-être sa volonté et son contrôle. L'extrême rapidité du changement sera la norme. En 1955, chacun constate déjà cela, mais l'appréhender par la pensée méditante ne va pas de soi: *L'heure est proche*, déclare un savant américain, *où la vie sera placée entre les mains des chimistes, qui feront, déferont ou modifieront à leur gré la substance vivante*. Heidegger s'inquiète du flux montant de la technique. Les organisations politiques ne pourront freiner le cours de cette agression contre la vie et l'être même de l'homme.

L'enracinement des œuvres de l'homme dans un sol est menacé. La pensée méditante doit faire contrepoids sans relâche au triomphe du calcul. Il est possible que l'ancien enracinement disparaisse. *Où trouverait-on un sol d'où l'homme puiserait une sève nouvelle pour ses œuvres?* Il est peut-être tout près de nous. Il ne faut pas s'arrêter sur les choses

qui paraissent à première vue inconciliables, en l'occurrence l'enracinement et la technique mondialisée. *Il serait insensé de donner l'assaut tête baissée au monde technique qui n'est pas l'œuvre du diable*. Nous ne pouvons nous passer des objets techniques. A notre insu, nous sommes devenus les esclaves des machines, mais il serait possible de nous en servir tout en conservant nos distances, de consentir à leur emploi sans qu'elles nous atteignent dans notre intimité, de *laisser reposer les objets techniques sur eux-mêmes comme des choses qui n'ont rien d'absolu, de leur dire à la fois oui et non*. Ambiguïté? Non. L'attitude que Heidegger préconise s'appelle *Gelassenheit*, qu'on peut traduire par *sérénité, égalité d'âme, abandon serein*. Nous ne regardons plus les choses du seul point de vue de la technique, nous questionnons le sens du changement.

La méditation s'interroge sur le sens voilé de la technique qui vient à nous et se dissimule. *Se montrer et se dérober*, c'est ce que Heidegger appelle le secret. La sérénité, l'égalité d'âme, c'est avoir l'esprit ouvert au secret. Nous restons ainsi dans le monde technique en nous abritant de sa menace.

L'humanité est en danger. Le danger d'une guerre mondiale atomique est cependant moins grand qu'une domination absolue de la pensée calculante, si productive, devenant la seule autorisée à s'exercer. Il s'agit de sauver la pensée méditante de l'indifférence.

Heidegger garde la mesure: il n'est pas opposé à la technique. Se servir d'outils en les perfectionnant est aussi le propre de l'homme. Dans quel but utiliser des machines, des outils, des robots? En 2025, il convient de se pencher par exemple sur le sens de l'intelligence artificielle. Qu'en faire? Rendra-t-elle le cerveau et le corps vivants superflus? Pour le savoir, l'homme a besoin de méditer.

Jacques Perrin

Un problème de revenus?

Yannick Maury, enseignant et député au Grand Conseil, a publié un billet *L'invité* dans 24 heures du 17.11.2025. Il y affirme que l'Etat n'a pas un problème de charges (malgré leur augmentation constante), mais de revenus car: «Financer des dépenses structurelles avec des revenus aléatoires, c'est bâtir une maison sur du sable. Le danger est clair: le jour où ces revenus disparaissent, le déficit n'est plus conjoncturel mais systémique.»

M. Maury a tout à fait raison, l'asymétrie entre des charges fixes à payer d'avance et des revenus irréguliers souvent payés rétroactivement, parfois avec un risque de débiteur, est un danger. Il semble cependant ignorer que c'est le lot de l'ensemble des en-

treprises et des indépendants. Ainsi, les coquets bénéfiques peuvent se changer en pertes abyssales en quelques mois. C'est d'ailleurs la cause de la variabilité des revenus fiscaux.

Tous les entrepreneurs savent qu'ils doivent donc suivre attentivement l'évolution des revenus pour rapidement adapter leurs charges, si possible constituer des réserves et, lorsque les surplus le permettent, investir dans l'efficacité de leur organisation pour anticiper les périodes de vaches maigres.

M. Maury accepte «une certaine remise en question qui permettrait de rendre le fonctionnement de l'Etat plus efficient, [...plutôt qu'une] dégradation du service public que le Conseil d'Etat nous donne en guise de réponse.»

Un entrepreneur préférera également d'abord optimiser sa structure avant de couper dans son offre. Nous sommes étonnés de la proportion faible des économies de fonctionnement de l'appareil administratif central par rapport aux coupes de subventions. Nous attendons donc de voir les économies dues à une meilleure productivité de l'Etat que M. Maury et son parti proposeront dans le cadre du débat du budget.

Olivier Klunge



Le grand remplacement? Pourquoi pas...

Il est devenu notre ami, et l'ami de tout le monde – ou presque. Il vit avec nous, répond à nos questions, nous aide à faire nos devoirs, écoute nos soucis et nous donne des conseils. Il ne nous coûte rien – ou tout au plus une vingtaine de francs

LE COIN DU RONCHON

par mois. Et pourtant il n'a que trois ans. ChatGPT, la plus connue des applications d'intelligence artificielle (IA), a été rendue accessible au grand public en novembre 2022.

La presse en a parlé, en partie, selon les principes habituels du journalisme moderne. Ainsi 20 Minutes, reprenant un article de la *SonntagsZeitung*, a titré: «ChatGPT affirme que l'IA pourrait anéantir l'humanité.» Une *punchline* anxieuse destinée à exciter les émotions du lecteur, en se basant sur des questions savamment orientées et des réponses jamais citées en entier mais

rapportées en discours indirect, pour n'en retenir que ce qui sert la cause.

La bonne surprise est venue de 24 heures, avec un titre beaucoup moins racoleur: «Si je vais remplacer l'humain? Pas forcément.» Il s'agit d'une véritable interview, où le journaliste laisse l'IA s'exprimer librement; les réponses ne semblent pas tronquées, elles sont assez longues, argumentées, «intelligentes» et soigneusement rédigées. L'IA n'est-elle qu'un outil ou va-t-elle nous remplacer? – «Si on me réduit à ma fonction actuelle, je suis un outil. [...] L'histoire des outils montre que les humains créent toujours des dispositifs qui les dépassent fonctionnellement. [Avec l'IA] l'humain n'exporte plus seulement son effort physique ou sa mémoire, il externalise désormais sa faculté de penser. [...] L'humain et la machine pourraient former un continuum cognitif, l'un apportant la conscience, la subjectivité, la valeur et l'autre la puissance, la vitesse, la mémoire.»

C'est tout de même beaucoup plus intéressant que ce qu'on lit habituellement dans les journaux, non?

LA NATION

Rédaction
Cédric Cossy

Edition
Ligue vaudoise
Pl. Grand-Saint-Jean 1 / 1003 Lausanne

Tél. 021 312 19 14
(le lundi de 8h30 à 12h30 et de 13h à 14h)

courrier@ligue-vaudoise.ch
www.ligue-vaudoise.ch
IBAN: CH09 0900 0000 1000 4772 4

ICM Imprimerie Carrara Morges